

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 8 (1978)
Heft: 7-8

Artikel: Claude Dauphin : une brassée de souvenirs heureux
Autor: Gygax, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-829319>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Une brassée de souvenirs heureux

De Jean Nohain — Jaboune — (voir «Aînés» de novembre 1977) le «Dictionnaire des Contemporains» du «Crapouillot» a dit qu'il est un «écrivain réconfortant» qui personifie la «bonne, vieille, solide famille française, dont il a l'aisance et la sécurité».

Ah! la famille, et quelle famille! Un père, étincelant poète et fabuliste: Franc Nohain. Une mère, délicieuse artiste peintre. Et un frère, Claude Dauphin, qui, pour éviter la confusion, s'est donné un nom de théâtre en empruntant le nom de jeune fille de sa mère devenue par mariage Mme Legrand. Car ces Nohain et ces Dauphin, en réalité, s'appellent Legrand à l'état civil.

Qui ne connaît ce «petit frère» de Jaboune, ce Claude Dauphin célèbre au théâtre, au cinéma et à la TV? Un acteur aimé, modeste, charmant, dont la dernière création, en Voltaire, a récemment crevé le petit écran? Nous lui avons rendu visite à Paris au dernier étage d'un bel immeuble de la rue Royale, d'où la vue plonge sur l'église de la Madeleine. Dans son petit salon tendu de blanc nous voulions l'interviewer. Or, on n'interviewe pas Claude Dauphin. Avec lui on converse; on converse le plus agréablement du monde. Nuance! Parce que l'artiste est à la ville ce qu'il est sur scène: d'un naturel parfait, d'une modestie qui étonne un peu, après une carrière modèle dont il ne se vante jamais et dans laquelle beaucoup de jeunes

loups et louves actuels pourraient puiser des poignées de bonnes graines. Pendant les quatre-vingt-dix minutes de tête à tête — le théâtre donnait une matinée — Claude Dauphin a surtout parlé des autres, de ses parents et amis, de son enfance et des bonnes fées qui l'ont peuplée.

Premier amour: Colette

«J'ai eu la chance de naître et de grandir dans un environnement très agréable. Un père poète, écrivain, journaliste. Une mère artiste peintre qui chantait fort bien. De mon balcon je vois la maison où je suis né, il y a 75 ans, au 19 du Faubourg Saint-Honoré. Mes parents, bien que vivant modestement, recevaient beaucoup. Mon frère Jaboune et moi-même

jouissions du privilège d'assister à ces déjeuners où j'ai fait honneur au pâté en croûte fait à la maison, assis aux côtés de Maurice Barrès, du peintre Bonnard, de Tristan Bernard, de Jules Renard et de Colette. A 7 ans j'étais tombé amoureux d'elle. Vous parlez d'un culot: je l'ai invitée à déjeuner. Elle m'a répondu par une lettre adorable que j'ai gardée précieusement. Elle était mieux que belle. Gabrielle Réval a dit d'elle: «Son visage triangulaire faisait songer aux divinités mystérieuses de l'Egypte, à la Déesse-Chat, par exemple...» Elle avait les cheveux courts... Elle a accepté mon invitation et est venue déjeuner à la maison. Je la dévorais des yeux. Je me rappelle l'avoir vue prendre trois fois de la crème au chocolat. Après quoi elle m'a emmené au salon et elle a dansé pour moi seul la célèbre danse des serpents. Je l'ai revue très souvent. A cette époque-là — en 1910 — elle écrivait «La Vagabonde» et elle avait trente ans de plus que moi.

» Nous avons eu, Jaboune et moi, une enfance heureuse. Nous portions des habits de petit marin lorsque nous sortions avec notre mère qui était ravissante. A dire vrai, la famille menait une vie de luxe sans avoir de sous à la maison. Quand j'y pense, et j'y pense souvent! cela m'émerveille à

chaque fois. Rentrant du théâtre, je vois toujours mon père sortant 2 ou 3 louis d'or de son gousset. Cela suffisait pour vivre agréablement. Il est vrai que les impôts étaient légers et que nourriture, loyer et vêtements étaient bon marché. Notre vie était à la fois bourgeoise et bohème. Elle était bourrée de liberté. Nous ignorions alors que beaucoup de garçons de notre âge travaillaient au fond des mines pour trois francs par semaine. Jaboune et moi confectionnions des boules de papier d'argent pour «les petits Chinois». Nous libérons notre conscience en mangeant du chocolat...

» Quand, aujourd'hui, j'entends tant d'histoires de gens qui se droguent, je les accueille, ces histoires, avec... méfiance. On nous a fabriqué un monde nouveau qui est assommant. Tout est devenu beaucoup plus difficile, à commencer par les hommes.

» Notre père aimait jouer au billard et le billard servait de table: la famille y prenait ses repas. On baissait les bandes que l'on relevait après le dessert. C'était l'heure de parties acharnées. Avec Bonnard et Claude Terrasse on s'engueulait ferme. Un jour mon père a invité à la maison deux clowns célèbres qui se produisaient dans un cirque voisin. Ils s'appelaient Footit et Chocolat. Jaboune

et moi mourions d'impatience de les voir de près, de les toucher. Les malheureux sont venus en civil: quelle déception!»

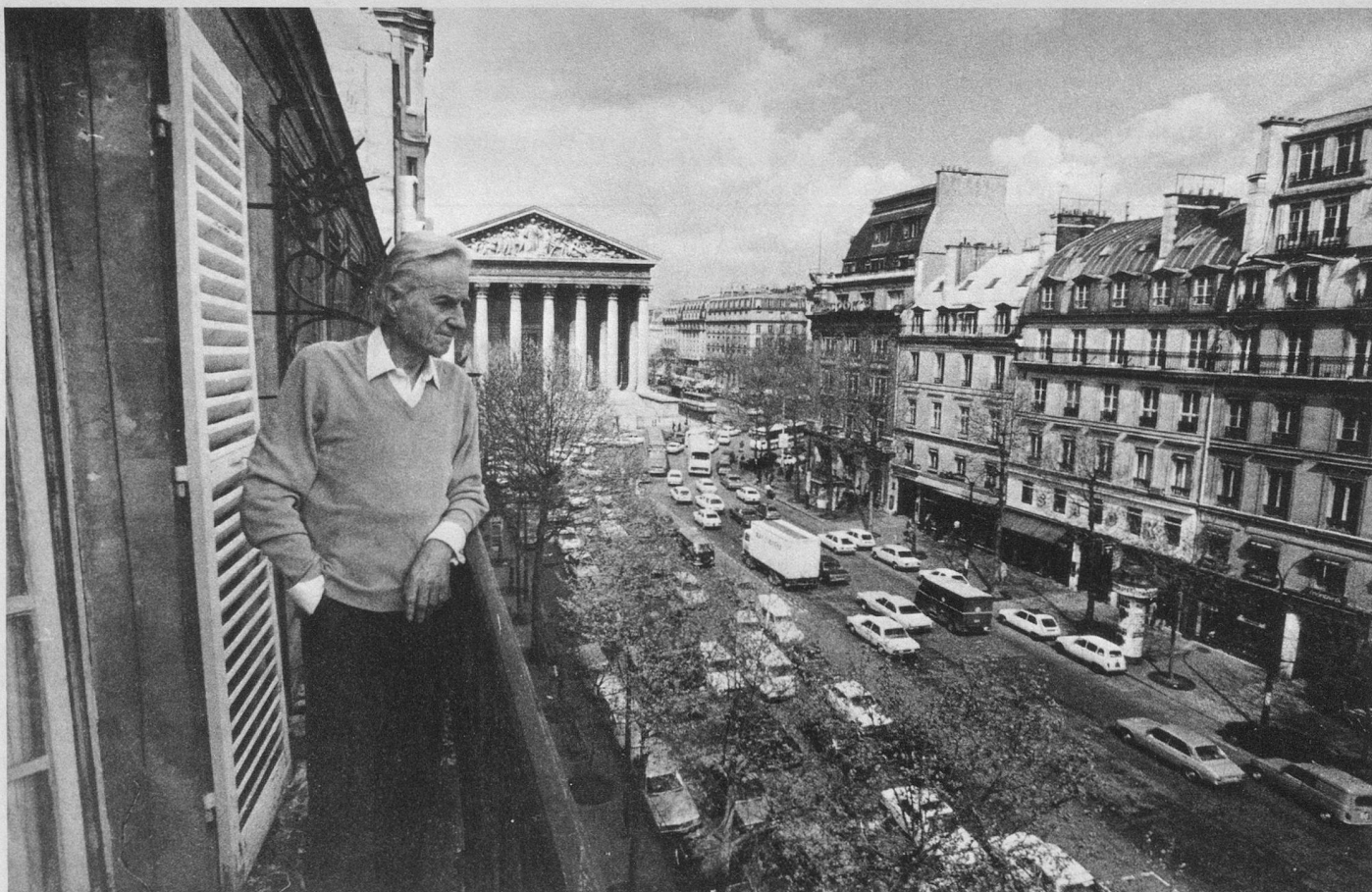
Les 20 francs du grand-père

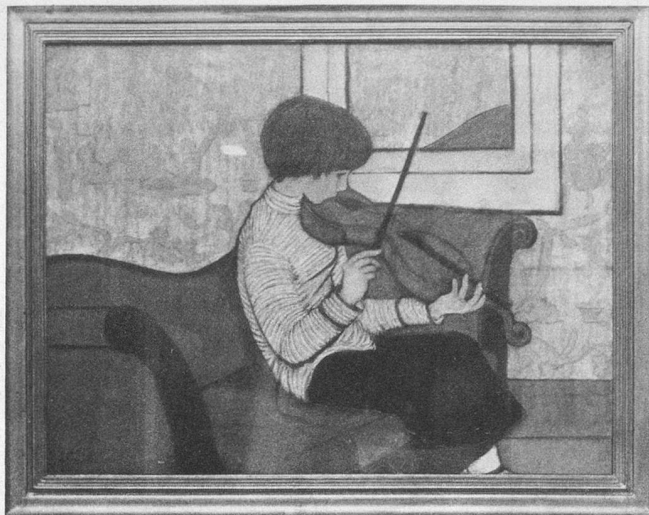
«Puisque la famille vous intéresse, je vous dirai que nous avons eu des grands-parents délicieux. Mon grand-père Dauphin, donc maternel, était fils de pâtissier. Il était riche. Il fut premier prix de violon au conservatoire. Il écrivait des poèmes. Au nombre de ses amis il y avait Verlaine et Mallarmé. Il vivait dans l'ambiance qui, plus tard, fut la nôtre. Il mourut à Béziers, sa ville natale. En tout et pour tout il ne lui restait que 20 francs. Sa fortune, il l'avait dépensée entièrement, sans s'en rendre compte. C'est une chose que je comprends. Moi-même je n'ai jamais connu d'héritage de famille au cours de mon existence. Je mourrai aussi sans le sou... Si vous saviez comme cela m'indiffère!»

La meilleure école

«Très tôt j'ai voulu devenir acteur, ce qui effrayait un peu mon père. J'étais doué pour la peinture et je suis devenu dessinateur. Quand Firmin Gémier a pris la direction du Théâtre de l'Odéon, il m'a engagé comme décorateur et costumier. A 28 ans j'ai fait mes débuts sur les planches... Auparavant

1





j'avais eu le bonheur de voir les plus grands acteurs français et étrangers dans leurs prestations. Je les observais avec passion et c'est ce qui m'a appris à jouer la comédie. Ce fut ma vraie école, ma seule école. Je n'ai jamais mis les pieds au conservatoire ou à l'école d'art dramatique. Je tins mon premier rôle dans une pièce de mon père, une pièce en vers. C'était «Le Chapeau chinois». Puis j'ai été engagé par Tristan Bernard dans son théâtre. Bien que devenu comédien je continuais à m'occuper des costumes et des décors. A cette époque les décors étaient brossés par des peintres. Aujourd'hui les décorateurs sont des architectes...»

En zone libre

«En 1944: quels souvenirs! Je possédais une petite maison dans la zone

dite libre, près de Tours. J'étais sans le sou et Jaboune aussi. Alors nous avons décidé de monter un spectacle à huit, avec notamment Marguerite Moreno et Paul Cambo. Nous étions très connus et le public venait en masse bourrer les salles où nous nous présentions sans décors, avec le seul soutien d'une pianiste. C'est ainsi que nous avons écumé la zone que les Allemands n'avaient pas encore occupée.

Cette tournée s'appelait «Trois Heures de France», un titre qui signifiait beaucoup de choses. Cette belle aventure sur les routes a duré 4 mois. Nous voyagions à bord d'un petit car. Et Moreno faisait preuve de génie quand le réservoir était à sec: elle séduisait les maires pour obtenir de l'essence.

Notre véhicule avait auparavant fait le service des grands hôtels. A l'intérieur il y avait deux bancs. Nous jouions

«La Madelon» et «Tipperary». Les gens pleuraient...

»J'estime que j'ai eu une vie heureuse dans laquelle les moments clairs sont en majorité. Bien sûr il y a eu les morts, les deuils. Jaboune aime à dire «Oui à la vie». Moi je dis: «Peut-être à la vie» parce que je suis plus réaliste. Et s'il fallait recommencer, je referais exactement la même chose. Un regret: celui de n'avoir pas écrit. Les acteurs ne laissent rien. On laisse une légende, et ce n'est qu'une légende! Les films vieillissent vite. Ce ne sont pas des témoignages!»

Si les films vieillissent vite, Claude Dauphin, lui, est très loin de porter ses 75 printemps. On l'aime. Il le mérite. Sa carrière si riche se poursuivra sans doute jusqu'au dernier jour. C'est la grâce que nous lui souhaitons.

Georges Gygax

1

Une des plus belles vues de Paris.

2

Claude Dauphin s'exerçant au violon; une œuvre de sa mère, peintre réputé.

3

Colette et sa fameuse danse des serpents. «A 7 ans, j'étais amoureux d'elle.»

4

Deux frères inséparables: Jaboune et Claude.

Photos: Yves Debraine

